

MARGUERITE YOURCENAR ET L'ORPHISME. QUELQUES RÉFLEXIONS

par Loredana PRIMOZICH (Vérone)

L'œuvre de Marguerite Yourcenar – c'est notoire – se caractérise par la quête du sacré. C'est une quête labyrinthique qui suit les chemins les plus variés et qui prend des aspects multiples et souvent hétéroclites. Le contraste de leur rapprochement est le moyen par lequel l'écrivain accomplit la *coincidentia oppositorum* afin de trouver des réponses valables aux problèmes qui obsèdent son esprit.

Dans cette œuvre, il est un texte qui a particulièrement retenu notre attention : cette "Tablette de Pétaïa", document orphique, que Marguerite Yourcenar traduit à maintes reprises. Ce qui est remarquable, c'est que nous en connaissons trois versions complètes, auxquelles il faut ajouter les quelques allusions glissées ici et là dans d'autres ouvrages. Bien plus, une de ces versions est publiée dans *Les Charités d'Alcippe*. Or, nous nous trouvons en face d'un double problème : problème de traduction et d'appropriation d'un texte étranger, d'abord, puisque le poète des *Charités d'Alcippe* est censé être Yourcenar elle-même. La deuxième question à résoudre concerne évidemment les rapports et les influences de l'Orphisme sur l'esprit yourcenarien. Cependant l'abondance des études sur ce culte ésotérique, qui a marqué un tournant décisif dans l'histoire de la pensée et de la littérature occidentales, ne nous permet pas ici d'analyser à fond tous ses caractères. Nous nous bornerons donc à en esquisser quelques traits à partir de l'examen de la Tablette de Pétaïa.

Au cours des années, Marguerite Yourcenar reprend et publie en entier cette "Tablette" dans *Les Charités d'Alcippe*, *La Couronne et la Lyre*, et *La Voix des choses* ^[1]. Les dates de publication de ces ouvrages ainsi que celles qui accompagnent la version des *Charités d'Alcippe* et

[1] Marguerite Yourcenar, *Les Charités d'Alcippe*, Paris, Gallimard, 1984, pp. 17-18, abrégé par CA ; *Id.*, *La Couronne et la Lyre*, Paris, Gallimard, 1979, pp.292-293, abrégé par CL ; *Id.*, *La Voix des choses*, Paris, Gallimard, 1987, p. 85, abrégé par VC.

d'autres indications données par Yourcenar nous permettent de tracer un tableau chronologique assez précis :

* 1921 et 1950 : dates placées en bas du poème "Vers orphiques" (CA, 1984) : la première date se réfère sans doute à l'année de composition, tandis que la deuxième indique une version successive.

* 1942 à 1948 : un bref passage du journal yourcenarien mentionne quelques vers de cette "Tablette" ^[2] ; par un jeu de contraste sémantique, ces vers sont mis en relation avec deux vers du *Testament* de Villon ^[3]. La datation est, en ce cas, douteuse, car il n'y a pas d'indication précise. Peut-être s'agit-il de l'année 1947 ou 1948: dans *Les Yeux ouverts*, en effet, Marguerite Yourcenar souligne les rapports existant entre ce texte et *Mémoires d'Hadrien*.

* 1956 : publication de ces vers dans la version non autorisée par l'auteur des *Charités d'Alcippe* ^[4].

* novembre 1957 ^[5] : enregistrement d'un disque sur le thème de l'âme et de son salut. Au recto, nous trouvons la version de "Marie-Madeleine ou le salut" (*Feux*, Paris, Plon, 1957, pp. 97-120), et au verso, un poème inédit à cette date ^[6] et quelques poèmes des *Charités d'Alcippe*, dont ce morceau.

* 11 septembre 1968 : dans la lettre à M. Volz, accompagnant le disque cité plus haut, Marguerite Yourcenar donne quelques éclaircissements sur les textes choisis ^[7]. Quant à "Vers orphiques", elle explique :

[2] *Id.*, "Carnets de Notes de 1942 à 1948", publié une première fois dans *La Table Ronde*, 89, mai 1955, pp. 83-90, et ensuite dans *En pèlerin et en étranger*, Paris, Gallimard, 1989, pp. 167-177. Ce passage se trouve à la page 167. La prépublication et l'édition de 1989 ne présentent pas de variantes.

[3] *Ibid.*, pp. 167-168. Les vers de Villon sont tirés du *Testament*, XXXVIII (éd. consultée : *Œuvres poétiques*, Paris, Flammarion, 1965).

[4] *Id.*, *Les Charités d'Alcippe*, Liège, La Flûte enchantée, 1956, pp. 16-17. Les variantes entre cette édition et celle de 1984 sont les suivantes :

1) v. 7 : "Ma joie et ma peine" au lieu de "La joie et la peine"

2) v. 15 : "troublé" au lieu de "fêlé"

3) Exergue : "trouvées dans une tombe de Grande-Grèce" au lieu de "retrouvées dans une tombe de la Grande-Grèce".

[5] Cette date est indiquée dans la lettre à M. Volz (voir note 7).

Marguerite Yourcenar et l'Orphisme

Vers orphiques, p. 16, is a free, paraphrased, translation of the text of a small gold tablet now in the British Museum, from Petalia in Euboea. The text of the record differs slightly from the text of 1956, and both texts differ radically from the actual translation of the Greek lines as it is to be published in the volume *La Couronne et la Lyre* [8].

* 1979 : traduction du “Poème anonyme trouvé dans une tombe d’initié orphique”, précédée d’une brève introduction sur l’Orphisme (CL, 292-293).

* 1980 : dans *Les Yeux ouverts*, Marguerite Yourcenar y fait de nouveau allusion en citant le premier vers : “ ‘Sur le seuil de la porte noire’...” ; elle en modifie toutefois le titre, qui perd l’adjectif “anonyme”. Cette allusion nous paraît intéressante, parce que Yourcenar fait un rapprochement singulier entre la version ébauchée d’*Hadrien* en 1924 et certains poèmes de la *Couronne et la Lyre* et des *Charités d’Alcippe* [9] : selon son propre aveu, ces quelques fragments remonteraient à cette époque où elle essayait de composer des “moments de silence rythmé” dans l’existence de son empereur^[10]. Ces vers étaient récités par Antinoüs, déclare Yourcenar, ou par le vieux Chabrias, son initiateur orphique.

* 1987 : encore une fois, Marguerite Yourcenar propose le texte orphique dans son “livre de chevet”, *La Voix des choses*, dédié à la mémoire de Jerry Wilson.

De ce qu’on vient de souligner, on peut affirmer que la “Tablette de Pétalia” a accompagné Marguerite Yourcenar pendant une grande partie

[6] Les autres poèmes sont : “Les Charités d’Alcippe”, “Hospes Comesque”, “Quia hortolanus esset”, et “Signes”. Dans l’édition de 1984, tous ces poèmes sont publiés, sauf “Signes”, qui, d’ailleurs, ne sera plus repris. Aussi dans la lettre à M. Volz, “Quia hortolanus esset” apparaît comme composé en 1955, ce qui contraste avec les dates (1931-1933) ajoutées dans l’édition définitive du recueil.

[7] *Id.*, *Marie-Madeleine ou le Salut*, New York, Gotham Recording Corporation, [n. d.], G.R.C. - 4877 [I M34 o-size], dans Robert R. NUNN-Edward J. GEARY, *The Yourcenar Collection. A Descriptive Catalogue*, Bodwoin College, Brunswick, Maine, 1984, pp. 24-25. La lettre à M. Volz est répertoriée V MS Box Folder 1.

[8] “*Vers orphiques*, p. 16, est une libre traduction paraphrasée d’une tablette en or de Pétalia (Eubée) conservée au British Museum. Le texte du disque diffère légèrement de celui de 1956, l’un et l’autre étant tout à fait différents de la traduction actuelle de ces vers grecs, qui sera publiée dans *La Couronne et la Lyre*” (c’est nous qui

de son existence nourrissant aussi son travail artistique. Ces vers sont tour à tour présentés seuls, mis en relation avec d'autres textes yourcenariens – comme c'est le cas de *Marie-Madeleine ou le Salut* ou des *Charités d'Alcippe*, où ils précèdent "Hospes Comesque" et "Vers gnomiques" – ; ou finalement rapprochés d'autres textes littéraires. L'abondance des reprises nous permet aussi de supposer le grand attrait que cette "Tablette" exerce sur l'esprit yourcenarien.

On peut se demander alors pourquoi Marguerite Yourcenar choisit d'inclure ces vers orphiques dans un recueil poétique dont elle serait l'auteur. En effet, elle place en exergue au poème : "D'après des tablettes retrouvées dans une tombe de la Grande-Grèce". Cette expression suggère une imitation, un modèle préexistant. Certes, le lecteur ne pourrait pas croire que c'est une traduction ; et nous allons voir qu'il s'agit d'une véritable traduction quelque peu enrichie par Yourcenar. D'ailleurs, dans la lettre de 1968, c'est elle-même qui dément formellement ses propres indications ; dans *La Couronne et la Lyre* et dans *La Voix des choses*, ensuite, d'autres informations précisent ce renseignement. Le texte de *La Couronne et la Lyre* a pour titre : "Poème anonyme trouvé dans une tombe d'initié orphique"; en bas de ces vers, la traductrice en signale la source pour la première fois : "Tablette de Pétalia, texte publié par A. Dieterich, *Nekyia*, Berlin, 1913" [11]. En 1987, il n'y a plus de titre, sauf l'indication : "Sagesse orphique" [12] ; quant à la source, Yourcenar écrit : "Tablettes trouvées dans une tombe – Petala, Grande Grèce". Il existe, donc, nous semble-t-il, un désir plus ou moins dissimulé chez Yourcenar traductrice de s'attribuer le texte d'autrui, qui se glisse à travers les rapports complexes d'incidence et de

traduisons).

[9] M. GALEY-M. YOURCENAR, *Les Yeux ouverts*, Paris, Le livre de Poche, 1981, pp. 59-60. Ces rapports nous semblent remarquables du point de vue génétique : si la romancière a reconstruit la bibliothèque idéale de l'empereur dans *La Couronne et la Lyre*, certains poèmes des *Charités d'Alcippe*, du moins ceux qui chronologiquement précèdent la date de publication des *Mémoires d'Hadrien* (1951), devraient-ils être considérés comme des vers qu'Hadrien est censé avoir composés ? En effet, "Hospes Comesque" s'inspire des vers de l'empereur mourant.

[10] Il faut remarquer, à ce propos, une certaine imprécision chronologique, si l'on tient compte des données de *CA*, où ce poème apparaît comme composé en 1921. Cela s'oppose évidemment à la date de la première version d' *Hadrien* (1924). Laissons, toutefois, pour une autre occasion "ces moments de silence rythmé"...

[11] Dans la "Note bibliographique", p. 478, cependant, le lieu d'édition est Leipzig. Cet

réflexion entre Hadrien et Yourcenar, puis entre Hadrien et Antinoüs, sans doute aussi entre Yourcenar et Antinoüs.

Une comparaison entre les traductions yourcenariennes et le texte original nous permet quelques considérations intéressantes. La "Tablette" de Pétaïa ^[13], conservée au British Museum de Londres, est une inscription sur une feuille en or datant du IV^e-III^e siècle avant Jésus-Christ. Elle a été découverte à Pétaïa, près du village de Strongoli en Calabre ^[14]. D'autres tablettes orphiques ont été retrouvées un peu partout dans le bassin méditerranéen, entre autres la "Tablette" de Thurii (Sybari-Calabre), actuellement au Musée de Naples, et celle d'Eleutheria (Crète) ^[15]. Chez les orphiques, le rôle de ces tablettes était d'accompagner le défunt – dans le sens de mort à la vie sensible, désignant à la fois l'initié et le mort – dans son voyage vers le gouffre éternel, sorte d'obole pour les divinités souterraines ainsi que talisman contre les influences négatives de ce voyage dans l'au-delà. Sa fonction religieuse supposée était donc semblable à celle des prières du *Livre des Morts* de l'Égypte ou du *Bardo Thödol* tibétain.

Les mystères orphiques se caractérisaient par des rites complexes ; l'ascèse initiatique passait par quatre stades successifs : a) la purification par l'eau de Mnémosyne, passage qui est expliqué dans la "Tablette" de Pétaïa ; b) la descente aux Enfers, ou "katabasis" ; c) la réunion de la psyché, étincelle divine emprisonnée dans le corps après la "chute" dans le monde sensible, et de son Ame/Daimon ; d) identification de l'initié avec le Dionysos divin, thaumaturge de cette sotériologie, dont le but était celui de libérer l'âme divine (Zagreus) dévorée par l'élément titanique ^[16]. Ces trois derniers passages sont mis en évidence dans la "Tablette" de Thurii : le "myste" y élève sa prière devant les puissances

ouvrage a été publié en 1893 (Leipzig) et en 1913 (Leipzig et Berlin) ; cf. *Inni orfici*, p. 163 (voir note 13) et U. BIANCHI, *Prometeo, Orfeo, Adamo*, Roma, Ed. dell'Ateneo & Bizzani, 1976, p. 139, chap. III-Da Orfeo alla gnosi.

- [12] Tous les morceaux de *La Voix des choses* sont précédés de l'indication "Sagesse", les sources et leurs titres n'étant précisés qu'à la fin des extraits ou dans la table des matières.
- [13] Le texte que nous avons examiné est publié dans *Inni orfici*, a cura di Giuseppe Faggini, éd. en grec et en italien, Roma, Asram Vidya, 1986, pp. 124-125, 165-166 (pour les notes au texte).
- [14] Cette donnée confirme, d'un côté, celles de Yourcenar dans *CA* et *VC* ; de l'autre, elle contredit cette "Eubée" mentionnée dans la lettre à M. Volz (voir note 6).
- [15] Yourcenar cite la tablette de Thurii (*CL*, 292) sans en donner la traduction. D'après

infernales et il obtient la purification suprême – “chevreau, je suis tombé dans le lait” [17].

Dans ces mystères, le “myste”, arrivé au seuil de son voyage cathartique, réel ou fictif, devait donc s’abreuver à la source de Mémoire, *alter ego* de l’eau de Jouvence, pour purifier son âme souillée par le contact avec l’élément terrestre. Il accomplissait ce rite grâce à la prière qu’il adressait aux gardiens de la source. Celle-ci, toutefois, se doublait d’une autre source, celle d’Oubli ou Léthé, qui représentait un obstacle à franchir. Car, si l’initié se hasardait à boire l’eau du Léthé, il aurait oublié son origine divine en se rappelant ses passions humaines. Il était donc contraint de revenir sur la terre pour expier ses péchés. La roue des renaissances, renvoyant au bouddhisme, reprenait ses tours jusqu’à ce que l’âme, libérée de ses chaînes corporelles, puisse enfin reposer dans les lieux de la béatitude. On remarquera ici la forte dichotomie âme-corps, notion que le Platonisme hérite de l’Orphisme : d’où la grande importance accordée, dans ces cultes, à la pureté et à la purification. D’ailleurs la religion orphique s’oppose à la vision naturaliste d’Homère et d’Hésiode : sans les mystères orphiques, on ne comprendrait pas les points essentiels de la philosophie grecque de Pythagore à Platon.

Il est alors à noter que, parmi les textes orphiques, Marguerite Yourcenar a retenu plus spécialement la “Tablette” de Pétalia, limitant son intérêt pour l’autre texte de Thurii à quelques brèves réflexions. Elle justifie son choix par le fait que, dans les vers de Pétalia, les thèmes de la mémoire et de la double nature de l’homme sont plus “spécifiquement grecs” que celui des vies successives, qui rapproche l’Orphisme des religions orientales (CL, 292).

Le texte grec de la tablette est un poème de quatorze hexamètres, dont les trois derniers sont tellement mutilés que la reconstruction du sens primitif paraît douteuse. Les versions yourcenariennes, se conformant aux leçons des spécialistes, s’arrêtent, elles aussi, à onze vers. Analysant ces

les spécialistes, toutefois, elle serait la plus intéressante des tablettes orphiques pour l’étude du culte des morts chez les orphiques (voir *Inni...*, *op. cit.*, p. 163).

[16] RAPHAEL, *Orfismo e tradizione iniziatica*, Roma, Asram Vidya, 1985, p. 103.

[17] *Inni...*, *op. cit.*, p. 123. Pour la traduction en français de ce vers, voir J. BEAUJEU, J. DEFRADAS, H. LE BONNIEC, *Les Grecs et les Romains*, Paris, 1967, p. 189, fragm. 32 c, cité dans J. CHEVALIER-A. GHEERBRANT, *Dictionnaire des symboles*, Paris, Robert Laffont, Jupiter, 1982, s.v. “Lait”. Voir aussi, *ibid.*, s.v. “Chevreau”, pour le symbolisme de la chèvre et de Dionysos.

versions, on remarque une longueur variable et des différences dans la versification en français^[18] :

- T1 : présente une suite de cinq tercets plus un vers final, pour un total de seize vers.

- T2 : il y a trois quatrains suivis de deux vers, pour un total de quatorze vers.

- T3 : c'est la version la plus fidèle au texte grec, qui présente une strophe de onze vers non rimés, dont chaque vers a une longueur variable.

Quant à la traduction proprement dite, on peut mettre en évidence des changements du texte grec et des variantes entre les trois versions. Lisons les cinq premiers vers de la "Tablette" :

Tu trouveras dans la maison d'Hadès, à gauche, une source ; près d'elle se dresse un cyprès blanc ; de cette source, garde-toi même de t'approcher. Tu en trouveras une autre, une eau fraîche qui s'écoule du marais de Mémoire : des gardiens se tiennent devant elle^[19].

Nous avons déjà souligné que T3 est la version qui se rapproche le plus du texte original. Il est cependant quelques transformations : a) la source est placée à droite ; b) l'expression "au pied d'un cyprès blanc" remplace "près d'elle" ; c) la défense de s'approcher de la source est rendue par la défense d'en boire l'eau, ce qui est possible par la progression du sens ; d) les gardiens, enfin, "entourent" la source au lieu de se tenir devant elle.

Dans T1, qui, d'après ce qu'on vient de remarquer, serait une imitation personnelle de Yourcenar, la position de la source d'Oubli est similaire à celle de T3, tandis que, dans T2, la traduction proposée est fidèle au grec ("à gauche"). T1 et T2 introduisent d'autres variantes : par exemple, le "myste" se trouve "sur le seuil de la porte noire" (v. 1) et non plus "dans la demeure...", ce qui déplace en arrière le personnage : il n'a pas encore franchi le seuil infernal. Sans doute, Yourcenar se rappelle-t-elle les vers virgiliens (*Taenarias etiam fauces, alta ostia Ditis, / et*

[18] Pour des raisons purement pratiques, nous indiquons par T1 la version de CA ; par T2, celle de CL ; et par T3, la traduction de VC.

[19] Pour la traduction en français de ce poème, voir *Les Grecs...*, op. cit., fragm. 32 a, cité dans *Dictionnaire des symboles*, s. v. "Source". Voir aussi notre "Table comparative", à la fin de cette étude.

caligantem nigra formidine lucum / ingressus)^[20], lorsque Orphée commence son voyage dans l'au-delà en quête d'Eurydice ; dans doute aussi, faut-il voir dans cette image un renvoi à la porte de Dite dans l'*Enfer* de Dante (chant III). Bien plus, le cyprès y devient un peuplier, sans aucun détail sur sa couleur. Or, cet arbre, typique de l'aire méditerranéenne, est blanc ; selon le mythe, "Hadès transforma Leucé en peuplier, qu'il plaça à l'entrée des Enfers"^[21]. La différence symbolique entre le cyprès et le peuplier consiste dans leur caractère : le peuplier, lié au monde souterrain, renvoie aux images de la nature, de la vie et du sacrifice ; "il symbolise les forces régressives de la nature, *le souvenir*", ce qui renforce le rôle de la source de Mémoire^[22]. Le cyprès, au contraire, est appelé "arbre de la vie" à cause de sa longévité : il symbolise, donc, l'immortalité et la résurrection^[23].

Les solutions adoptées par Yourcenar nous semblent quelque peu confuses. Selon le mythe, en effet, dans le Tartare, près du palais d'Hadès, il y a deux sources ombragées par deux arbres différents : à gauche, la source du Léthé avec un cyprès blanc ; à droite, celle de Mnémosyne avec un peuplier blanc. Marguerite Yourcenar nous propose successivement : 1) à droite, le Léthé avec le peuplier (T1) ; 2) à gauche, le Léthé et le peuplier blanc (T2) ; 3) à droite, le Léthé et le cyprès blanc (T3). Il est évident que la position de l'autre source et celle de son arbre sont modifiées au fur et à mesure. Si nous pouvons justifier le peuplier dans T1 et T2 par les lois de la rime, nous comprenons avec peine l'imprécision relevée dans T3, d'autant que la profonde connaissance des mythes chez Yourcenar est amplement reconnue. Faut-il y voir une influence du pythagorisme pour qui la bifurcation des chemins dans l'au-delà – à gauche, le chemin du vice et à droite, celui de la vertu^[24] – était symbolisée par la lettre "Y" ? Cette hypothèse est séduisante pour l'importance que Yourcenar elle-même accorde à ce signe graphique, qu'elle choisit comme majuscule de son pseudonyme.

Finalement, la source, qui dans le texte grec et dans T3 n'est pas désignée avec précision, dans T1 et T2 se caractérise par la périphrase

[20] Virgile, *Géorgiques* IV, v. 467-469.

[21] *Dictionnaire des symboles*, s.v. "Peuplier" ; c'est nous qui soulignons.

[22] *Ibid.* ; c'est nous qui soulignons.

[23] *Ibid.*, s. v. "Cyprès".

[24] Le "topos de la voie étroite" est aussi un thème littéraire aux fortes connotations religieuses. Chez Yourcenar, on le trouve à plusieurs reprises dans *Alexis, L'Œuvre au Noir* et *Le Dialogue dans le marécage*.

“l'eau qui fait oublier” (v. 3), solution qui se justifie par la versification des deux textes.

Aux vers suivants, on peut mettre en évidence le savant remaniement de la traductrice. En effet, dans T2, Yourcenar traduit : “Ame pure, abstiens-toi d'en boire. / Cherche l'eau du lac de Mémoire; / Des gardiens sont sur le bord.” (v. 4-6). Elle y introduit le terme “Ame”, ce qui nous plonge dans une atmosphère surnaturelle et supraterrrestre ; la source du marais y devient un lac et le verbe “trouver” se modifie en “chercher”, spécifiant davantage le champ sémantique de la quête, tandis que la modification du marais en lac confirme sa fonction lustrale. Dans T1, la traduction s'enrichit visiblement (huit vers sur les cinq de l'original) ; l'image du miroir se précise par l'emploi du terme “cristal”, tandis que celle de la coupe y est introduite par l'expression “froide liqueur” (v. 5) à laquelle répond le vers suivant : “L'eau de Mémoire est dans mon cœur” (v. 6). Le rôle symbolique de la Mémoire est donc souligné par des images superposées.

Les autres six vers de la “Tablette” introduisent plus spécialement la prière du “myste” :

Dis-leur : je suis l'enfant de la Terre et du Ciel étoilé ; vous le savez bien vous-mêmes. Je suis desséché par la soif et je me meurs : donnez-moi donc immédiatement de l'eau fraîche qui s'écoule du marais de Mémoire. Et alors ils te donneront à boire de la source divine et tu iras régner ensuite parmi les héros.

Dans cette deuxième partie du poème, nous pouvons remarquer encore une fois l'analogie de la traduction proposée par Yourcenar dans T3 ; mais les variantes de T1 et T2 sont d'autant dignes de remarque. Nous y retrouvons l'enrichissement du texte ; le thème de la terreur de la mort y est introduit (“je crains la mort”) ; la terre “noire” rappelle les différentes dénominations de la Grande Mère et de toutes ses personnifications – les déesses Mères, les Vierges divines, de Kâli la Noire à Diane d'Ephèse^[25]. Cette couleur, d'ailleurs, renvoie au seuil noir du premier vers, créant aussi un effet de contraste avec le blanc du peuplier et du cristal (T1) ainsi que de la pureté de l'âme (T2) ; effet qui s'enrichit davantage par le rouge du cœur (T1). D'où le rappel inévitable des stades alchimiques du Grand Œuvre.

[25] Rappelons que ces deux déesses se présentent assez précocement dans l'œuvre yourcenarienne : la nouvelle “Kâli décapitée” date de 1928 ; la mention sur Diane d'Ephèse se trouve dans “Catalogue des idoles” de 1930.

Deux vers de T1 (v. 12 et 16) débutent par une expression similaire : “Ouvrez-moi [...]”, sauf à transformer la porte noire du vers 1 en “porte de gloire”, mis en relation avec “gouffre de gloire”, d’où la progression de “porte” à “gouffre” et le passage à peine esquissé du noir du premier terme au deuxième. Il s’agit là d’une savante interpolation de Yourcenar, où l’on peut aisément reconnaître l’influence hugolienne et les gouffres éternels des *Contemplations*. Aux vers 13-15, l’image du miroir se précise et se double de celle du Temps : le miroir-mémoire est un symbole de sagesse – dans T1 les gardiens de la source deviennent des sages (v. 8) – ainsi que de l’âme purifiée. D’ailleurs, l’analogie de la coupe-miroir des vers précédents acquiert un sens plus mystérieux : la notion du miroir magique qui permet la divination est suscitée par “Le beau miroir n’est pas fêlé” (v. 15). Après avoir bu de l’eau de Mémoire, le “myste” se souvient de son origine divine, son âme (ou cœur) reflète à ce point l’élément primordial, tout comme le Temps – ou Chronos, l’Un de la théogonie orphique de Hieronymus ^[26] – se réfléchit dans l’âme de l’initié.

La “Tablette de Pétalia”, que nous venons d’analyser, n’est pas le seul document témoignant d’une veine orphique chez Yourcenar, d’autant plus qu’à toute époque littéraire l’Orphisme a exercé une vive influence sur les esprits les plus profonds. De Pindare à Platon, de Marsile Ficin à Fabre d’Olivet, de Novalis à Goethe, jusqu’à Victor Hugo et à Jean Cocteau, la culture occidentale a été marquée par les mythes dionysiaques et orphiques soulignant la descente aux Enfers, l’existence de la réalité double et du surnaturel, l’opposition “sema-soma” (le corps, prison de l’âme). Même dans les mystères chrétiens on reconnaît des racines communes : les sectes gnostiques des premiers siècles du Christianisme présentent certains traits se rapprochant des cultes orphiques ^[27].

[26] Les théogonies orphiques sont quatre : la théogonie “antiquissima”, dont nous avons les versions d’Aristote et d’Apollonius de Rhodes, la théogonie “rhapsodique”, qui eut une grande importance sur les Néo-Platoniciens à cause du mythe de Dionysos-Zagreus ; et la théogonie “hiéronymienne”, de Hiéronymus d’Egypte (IVe-IIIe siècles avant Jésus-Christ).

[27] Cf. les Evangiles gnostiques de Thomas et de Philippe, l’*Evangile de la Vérité* et le *Livre de Jean l’Evangéliste*. Sans doute Marguerite Yourcenar a-t-elle connu ces textes : elle mentionne les évangiles apocryphes dans les préfaces de *Feux* et du *Mystère d’Alceste* ; et elle cite un passage de l’évangile de Thomas dans son essai sur Borges (“Borges ou le voyant” dans *En pèlerin et en étranger*, Paris, Gallimard, 1989, p. 199) et dans *VC*, 18. Ce texte gnostique, découvert à Nag Hammadi en 1945, a été traduit et publié en France à la fin des années cinquante (voir J.

■ Aussi cet héritage religieux et culturel alimente-t-il profondément le substrat yourcenarien. On peut en effet en trouver quelques traces notables dans *Les Charités d'Alcippe* et *Les Dieux ne sont pas morts*, comme par exemple l'allusion au "rameau d'or" de Virgile dans le poème "Aujourd'hui" ^[28] ou le poème "L'île des bienheureux", qui a comme source Virgile et la *Deuxième Olympique* de Pindare (vv. 70-74) ^[29] ; ou encore, "Hospes Comesque", qui renvoie aux dialogues platoniciens le *Phédon* et le *Cratyle* ^[30], sur le thème de l'âme prisonnière du corps et celui de son immortalité. Ce sont également les titres des ouvrages qui nous aident à déceler les traits orphiques : entre autres, *La Nouvelle Eurydice*, clair écho de la descente aux Enfers d'Orphée, qui se cache derrière les maques modernes du trio amoureux Stanislas-Emmanuel-Thérèse ; tandis que dans "L'île des morts de Böcklin" ^[31], l'influence orphique sert de toile de fond à l'évocation du tableau du peintre allemand. On pourrait multiplier les exemples : le mythe du Labyrinthe, de Thésée et d'Ariane, dans *Qui n'a pas son Minotaure ?*, qui atteint peut-être son point culminant dans la scène de la caverne où Thésée lutte contre soi-même et dans celle de la rencontre d'Ariane et de Bacchus-Dieu ; ou encore la description d'une île perdue parmi les brumes dans "L'île des dragons" (*Les Songes et les Sorts*), où nous retrouvons le symbole de la descente aux Enfers, le renvoi pictural à Böcklin et l'image orphique du serpent-dragon- Okéanos (ou Chronos-Aion) entourant l'Œuf cosmique. Finalement les sections de *La Couronne et la Lyre* consacrées à l'Orphisme et aux poètes marqués d'orphisme ^[32], complètent ce vaste panorama où nous avons cherché à souligner quelques aspects de l'Orphisme chez Yourcenar.

La quête initiatique naît donc des sources directes et indirectes, elle crée un complexe réseau de correspondances, nourrissant l'esprit yourcenarien et enrichissant visiblement les textes empruntés. Les thèmes du Temps, de l'eau et du devenir, l'aspiration à l'immortalité dérivent, eux aussi, en grande partie des mystères orphiques. Aussi la présence

DORESSE, *Les livres secrets des Gnostiques d'Egypte*, 2 vol., Paris, 1959 ; et H.C. PUECH et alii, *L'Evangile selon Thomas. Texte copte établi et traduit*, Paris, 1959). Marguerite Yourcenar a peut-être employé ces deux ouvrages pour ses citations.

[28] Marg Yourcenar, *Les Dieux ne sont pas morts*, Paris, 1922, p. 91. Pour la source virgilienne, cf. *Enéide*, VI, v. 137 *passim*.

[29] *Ibid.*, pp. 153-155.

[30] CA, 20.

[31] *En pèlerin et en étranger*, Paris, Gallimard, 1989, pp. 149-157.

[32] Il s'agit de Proclus, Cléanthe, Lycophron, Nonnos et Musée.

précoce de l'idée de Nécessité, l'Ananké que l'Orphisme conjoint au Temps-Chronos dans la théogonie "hiéronymienne", est-elle l'indice d'un vif intérêt pour la métaphysique. Et pourtant nous ne saurons jamais jusqu'à quel point ce mot "Ananké", tatoué sur le bras de Michel de Crayencour, aurait frappé l'imagination rêveuse d'une petite fille. Peut-être se cache-t-il à jamais dans les replis obscurs de l'âme de Marguerite Yourcenar ?

APPENDICE 1

Fragment 32 a – traduction de J. Defradas, cité dans *Dictionnaire des symboles*, s. v. "Source"

"Tu trouveras dans la maison d'Hadès, à gauche, une source ; près d'elle se dresse un cyprès blanc ; de cette source, garde-toi même de t'approcher. Tu en trouveras une autre, une eau fraîche qui s'écoule du marais de Mémoire : des gardiens se tiennent devant elle. Dis-leur : je suis l'enfant de la Terre et du Ciel étoilé ; vous le savez bien vous-mêmes. Je suis desséché par la soif et je me meurs : donnez-moi donc immédiatement de l'eau fraîche qui s'écoule du marais de Mémoire. Et alors ils te donneront à boire de la source divine et tu iras régner ensuite parmi les héros".

APPENDICE 2
TABLE COMPARATIVE
des versions de la “tablette orphique retrouvée à Pétalia”, traduite par
M. Yourcenar

Charités d’Alcippe (1921/1950)

Sur le seuil de la porte noire,
 A droite, au pied d’un peuplier,
 Coule l’eau qui fait oublier.

A gauche sourd l’eau de Mémoire ;
 Cristal glacé, froide liqueur,
 L’eau de Mémoire est dans mon cœur.

La joie et la peine y vont boire ;
 Des sages siègent sur son bord ;
 Je leur dirai : “Je crains la mort.

Je suis fils de la terre noire,
 Mais aussi du ciel étoilé ;
 Ouvrez-moi la porte de gloire !

L’image du temps écoulé
 Se réfléchit dans ma mémoire ;
 Le beau miroir n’est pas fêlé.

Ouvrez-moi le gouffre de gloire...”

La Couronne et la Lyre (1979)

Sur le seuil de la porte noire,

A gauche, au pied d’un peuplier,
 Coule l’eau qui fait oublier.
 Ame pure, abstiens-toi d’en boire.

Cherche l’eau du lac de Mémoire ;
 Des gardiens sont sur le bord.

Tu leur diras : “Je crains la mort.
 Je suis fils de la terre noire,

Mais aussi du ciel étoilé.
 Je meurs de soif. Laissez-moi boire.”
 Sur le rivage non foulé,
 Ils t’offriront l’eau de Mémoire.

Au flot glacé tu goûteras,
 Et chez les héros tu vivras...

La Voix des choses (1987)

Dans la demeure d’Hadès, tu trouveras
 à droite une source,/
 Au pied d’un cyprès blanc/
 Mais ne bois pas à cette source./
 Tu en trouveras une autre, l’eau froide
 des sources de Mémoire ;/

Des gardiens l’entourent./
 Tu leur diras : Je suis fils de la terre et
 du ciel étoilé :/
 J’appartiens moi-même à la race
 céleste.
 Laissez-moi boire à cette source et m’y
 purifier./
 Et ils te laisseront boire l’eau froide de
 Mnémosyne./
 L’eau sacré de la source,/
 Et tu siègeras parmi les héros.